SORO célèbre son deuxième anniversaire (à France Dimanche)

Voici que France Dimanche *en est à son n° 200. Comme le temps passe! Bien des hommes, aussi, sont passés à* France Dimanche, *qui n'ont pu résister à l'effort soutenu que demande toujours ce grand journal. Certains fabriquent maintenant des poignées de cercueils, d'autres ont fait de riches mariages, d'autres sont devenus giteux, d'autres encore ont pris une retraite prématurée. Rares sont les survivants des premières équipes. L'impavide Soro a survécu à toutes les tornades. Il prétend raconter ses souvenirs. Nous n'avons pas voulu le contrarier.*

C'ETAIT, si mes souvenirs sont exacts, en novembre 1946 (une année à pommes).

Le rédacteur en chef m'avait commandé par téléphone une de ces bouleversantes eaux-fortes dont j'ai le secret. Lorsque, apportant ce chef-d'œuvre impérissable, je pénétrai pour la

Je fus reçu avec amabilité...

première fois dans les somptueux bureaux de « France Dimanche », j'y fus reçu avec beaucoup d'amabilité. Une énorme bouteille d'encre, habilement projetée par une poigne vigoureuse, fêla mon charmant minois et alla s'écraser sur une table, au milieu des imprécations. J'appris, par la suite, que la bouteille ne m'était pas particulièrement destinée, et que je venais simplement d'assister à un moment de détente des reporters qui sont d'un naturel très joueur...

C'est ainsi que je pris contact avec ce qu'il est convenu d'appeler la « fièvreuse activité des salles de rédaction ». Le rédacteur en chef, qui ne me montra, cette fois-là, que les semelles de ses souliers (il affectait un laisser-aller très américain) et son trousseau de clés qu'il faisait tourner autour de son pouce, me dit :

— A présent que tu as senti l'atmosphère de la maison, tu vas me faire « La Libellule »...

...on me présenta à M. Rigoulot...

— La libellule ? fis-je, un peu inquiet.

— C'est une chanson. Tu vas en illustrer les paroles. Mme Carmen Tessier (1) la sait très bien. Elle va te la chanter. Mme Carmen Tessier me chanta « La Libellule ». Je fus présenté à M. Charles Rigoulot qui, à cette époque-là, tenait la rubrique « des cœurs meurtris ». Je fus ravi de connaître ce grand sentimental. Après quoi le rédacteur en chef me congédia en continuant à me tutoyer :

— Appelle-moi « Monsieur », lui dis-je...

Et j'ajoutai :

— ... Si toutefois ça ne vous écorche pas la gueule...

Je faisais partie de « France Dimanche », dont je sus encore l'un des plus beaux fleurons... (2).

Le lendemain de mon entrée, d'ailleurs, se déclencha la fameuse grève des journaux, qui devait durer plusieurs semaines. Mais ce ne fut, paraît-il, qu'une pure coïncidence...

Petit à petit, j'apprenais le difficile (mais beau) métier de journaliste. On m'envoya dans différents endroits. Je commençai à fréquenter toutes sortes de monde, dont des personnes du sexe qui m'avaient qu'on prénom parce qu'elles étaient mannequins. Plus tard, le journal m'expédia chez un psychanalyste. Ce fut une expérience très inquiétante. L'homme de l'art me... piqua les fesses avec des épingles, et me donna des coups de marteau sur les rotules. Pourtant je ne lui avais rien fait. Ce qui prouve que le labeur de

...Il y eut une grève...

l'informateur objectif n'est pas dépourvu de réels dangers.

Plus tard encore, je fus chargé, avec quelques camarades, d'accompagner, pour des raisons obscures, M. Charles Trenet dans un cabaret aristocratique nommé le « Jimmy's ». C'est d'ailleurs en cet endroit extrêmement select que j'assistai, ce soir-là, à une des plus belles bagarres qu'il soit donné de voir à intellectuel étiolé. M. Charles Trenet n'eut rien. Quant à moi, bien qu'enveloppé de bandes velpeau comme un véritable Tut-Ank-Ammon, je compris que j'étais enfin devenu une personnalité bien parisienne.

Oui, je puis bien avouer, sans vaine forfanterie, que je connais le Tout-Paris. Grâce à mon journal, je me suis fait de belles relations, des artistes, des polytechniciens, des hommes politiques, des pinupes, des sportifs, des barmans et des tas de garçons de café. Je connais M. Dupont, M. Turpin, Mlle Greco, l'ambassade de Saint-Germain, l'abbé Chaupitre (3), M. Vincent Auriol, Mme Martine Carol, et tant d'autres dont les noms ne me reviennent pas en cette minute où les souvenirs affluent en foule...

C'est grâce à « France Dimanche » aussi que j'ai rencontré (plusieurs fois) la femme de ma vie, La Femme de ma vie est toujours charmante, belle, spirituelle et fine. Elle est blonde, brune, rousse, auburn, platinée (4). Elle se prénomme Colette, Gisèle, Jacqueline, Janine, Marion, Sophie (5). Bref... mais

...Il me piqua au vif...

excusez-moi, j'allais vous faire participer à ma vie privée alors que mes « Mémoires » doivent pouvoir être mis entre les mains pour le plus grand bien des jeunes générations.

Ainsi donc, par degrés, je m'élevais dans l'échelle sociale. Bientôt, je me mis à fréquenter les grands. Je m'intéressai, en particulier, à la famille royale d'Angleterre. Un seulement j'assistai à la naissance du prince Charles, mais encore je lui préparai ses premiers biberons. Les journées de la princesse Elisabeth n'avaient aucun secret pour moi. La vie de la princesse Margaret non plus. Lorsque la future reine souffrit de la rougeole, on m'appela en consultation. J'en rendis compte dans les colonnes du journal qui, à cette époque-là, paraissait en couleur (une des plus belles réussites techniques de l'après guerre).

Quelle ne fut ma déception lorsque, pour une malheureuse question de photographie (4 maillot), la famille royale procéda à une saisie de notre hebdomadaire !... Je fus très fâché contre Elle. Il me souvient même d'avoir, alors, refusé l'Ordre du Bain que l'on voulait m'offrir. Et je rompis toutes relations suivies...

Voici donc, succinctement résumées, quatre années bien remplies au service du bien public.

...Je devins une personnalité bien parisienne...

Je poursuis la route heureuse de ma destinée. Un simple appel, paru dans « France Dimanche », m'a permis d'acquérir un véhicule à gaz de pétrole. Je ne circule pas avec, bien entendu, car l'huile gêle de pneu, ce qui est très désagréable pour les piétons. Et, d'ailleurs, de toute façon, il me serait très difficile de m'en servir car le moteur est complètement pourri. A part ces légers inconvénients de la vie moderne, tout va bien. Une simple goutte d'amertume se glisse parfois, peut-être, parmi ces souvenirs. J'ai une accusation grave à formuler contre mes supérieurs. Sans pitié, sans qu'aucune considération morale ait pu intervenir, ils m'ont obligé à boire !... A boire des alcools, bien entendu. Est-ce inconscience, est-ce perversité, mais ils m'ont forcé à ingurgiter des liquides parfois incolores, parfois inodores, mais jamais insipides... Et moi qui avais, avant d'entrer à « France Dimanche », le p'us joli foie de la rive gauche...

Enfin, tant pis ! J'ai choi-

...Je refusai l'ordre du Bain...

si un métier où j'étais destiné à briller. Il faut savoir se sacrifier pour de grandes causes.

J'espère qu'une vieillesse heureuse et respectée m'attend. Le front auréolé de lauriers jaunis, j'aime à conter mes fines boutades (6).

Et plus tard, lorsqu'au sommet d'une carrière bien remplie, mes collègues de l'Académie diront :

— Il était à « France Dimanche »!...

...Les laborieuses populations murmureront, admiratives :

— C'était un homme !...

Notes de la rédaction :

(1) *Elle est devenue la commère de* France-soir.

(2) *Qu'il dit, le gars!...*

(3) *Le lait des tisanes, bien entendu...*

(4) *Prière de rayer les mentions inutiles.*

(5) *Idem.*

(6) *On n'est jamais si bien servi que par soi-même.*

Note finale : *Les services rédactionnels de F. D. déclinent toute responsabilité en ce qui concerne ces élucubrations. Tous les événements et toutes les personnes y incluses sont purement imaginaires, toute ressemblance constituant une pure coïncidence.*

Photo M. HONORIEC

STENDHAL présente le Maquillage Scarabée

* FARD "PIPO" "CHARMANT"
* STICK ROYAL "PIPO" "CHARMANT"
* FOND DE TEINT "GRECO" "CORDI"
* POUDRE "AQUILON" "TOURBILLON" "UN SOUFFLE"

Renseignements et tous conseils gracieux chez les dépositaires officiels et dans

Les Salons de Beauté STENDHAL 25 Rue Royale Paris Anj: 48-95

FRANÇOISE GIROUD : Charles Trenet (37 ans) s'est donné jusqu'à 40 ans pour se marier

IL est rentré, notre gentil poète bouclé.

Après deux ans d'Amérique, il était grand temps pour Charles Trénet de reprendre l'air du pays. L'air qui fait les chansons. Là-bas, il a plutôt fait des dollars...

Pour lui, j'aimerais bien que les typographes écrivissent (écrivissent ? ah ! que ce subjonctif mérite donc d'être traité d'imparfait !), écrivissent, disais-je, dollars comme ça : $, parce que ce signe-là a une tête à être le frère de la tête du dollar.

Cette chef avec laquelle ce grand et joyeux garçon qui surgit comme un épi en plein neuf sur la scène de l'A.B.C. un jour d'avril 1938, a ouvert la porte secrète d'un univers où le soleil a rendez-vous avec la lune dans des champs de pâquerettes.

Depuis, le fou chansonnier folâtre et chante, remplissant le monde de l'écho de ses mélodies bondes où bat le cœur des filles et des garçons, des étoiles et des papillons, des fleurs et des vagabonds.

Il chante, pour le décrire, tremper une plume de rossignol dans de l'encre bleu ciel tant il ressemble à ses chansons.

Charles Trénet, c'est un baromètre au beau fixe. Quelquefois, le temps tourne à l'orage, mais on ne l'a jamais vu à la pluie et à la grisaille.

« Charles, finis ta glace... »

Après deux ans d'exil glorieux mais d'exil tout de même, il est rentré chez lui et est parti, pour la première fois, pour le Midi, en compagnie de l'ex-chef de l'A.B.C. Il a cherché, pour se distraire, à tremper une plume de rossignol dans de l'encre bleu ciel tant il ressemble à ses chansons.

Charles Trénet, c'est un baromètre au beau fixe. Quelquefois, le temps tourne à l'orage, mais on ne l'a jamais vu à la pluie et à la grisaille.

Il chante, pour le décrire, tremper une plume de rossignol dans de l'encre bleu ciel tant il ressemble à ses chansons.

Charles Trénet, c'est un baromètre au beau fixe. Quelquefois, le temps tourne à l'orage, mais on ne l'a jamais vu à la pluie et à la grisaille.

A déjeuner, ils sont douze autour de la table, plochant dans les boulettes à la tomate. Et cette grande vedette de 37 ans ressemble singulièrement, dans son short de velours côtelé, à un lycéen tout rejoui parce qu'il a séché le cours de math.

Toute la maison sent le dimanche, l'école buissonnière et le gigot à l'ail cuit à la Narbonnaise. Toute la maison est en fête : Charles est revenu.

« Charles, finis ta glace... »

« Oui, maman ».

Maman est une charmante bourgeoise qui même tout ce petit monde avec autorité et qui tient dans le cœur de son célèbre fils une place qu'aucune femme n'a encore réussi à occuper. La grosse bague et la cape de renards qu'il a sorties de sa valise : pour maman. L'ice-cream qu'il a rapporté de New-York dans un thermos : pour maman. Mais que n'a-t-il dans ses bagages ? Il a acheté une église au Canada pour en faire un théâtre, un coffre d'or au Pérou. Il rapporte cent cravates bariolées, un jeune Mexicain, une Cadillac blanche pour tenir compagnie à sa Delahaye bleue et à sa Peugeot rouge, une étoile tatouée sur le bras droit par un marin de San Francisco, dix belles vestes à carreaux pour l'été... Quand il fait trop chaud, on ouvre les carreaux — et le début d'un roman, le troisième, où un nègre trouve le moyen de blanchir sur les plages où tout le monde vient pour brunir.

Pas de folies en France

Il rapporte aussi de bonnes résolutions. Pendant le temps qu'il passera en France avant de repartir pour l'Amérique où il a signé de nouveaux contrats, il ne fera pas de folies. Enfin, presque pas. Charles Trénet a d'ailleurs cycle de particules ; ses murmures gances ne procèdent jamais du désir d'étonner, de choquer ou de faire parler de lui.

Si ses nerfs fragiles de poète lui jouent parfois des tours, il est le premier à le regretter. Il ressemble vraiment, authentiquement, à ces enfants tendres qui jurent gravement le dimanche, à la messe :

« Je serai sage... Je travaillerai bien mon latin... Je ne ferai plus jamais de peine à maman. »

Et puis un démon passe... Et

Le « PET-O-MAT », que Charles Trenet a surnommé le Toutou-Lunch, est une boîte contenant un plat de nourriture pour « animal domestique ». L'ouverture de la boîte est commandée par un réveil réglé sur l'heure à laquelle l'animal doit manger. Cette invention originale, due à un Français, Albin de Lage de Meux, installé aux Etats-Unis, a pourtant un inconvénient : certains animaux, terrorisés par la sonnerie, se tiennent loin de l'appareil. Charles Trenet est représentant exclusif du « Toutou-Lunch » pour l'Europe. Il a composé un quatrain qui, espère-t-il, aidera beaucoup à la diffusion de l'appareil :

La boîte à manger, c'est pratique.
Vous sortez faire vos achats.
Pendant ce temps, automatique,
Elle nourrit vos chiens et chats.

hop ! on le retrouve au poste.

Mais il y a chez lui nulle ostentation. Et c'est peut-être parce que le public sent plus ou moins la sincérité dont il est pétri, la vraie gentillesse dont il rayonne, qu'on le considère davantage comme un gosse turbulent que comme une vedette capricieuse.

C'est néanmoins une de ses facéties qui faillit lui coûter sa carrière en Amérique. Du temps qu'il était, à 17 ans, une sorte de « chasseur-animateur » au Casino de Vernet-les-Bains, il se promena un soir de 14 juillet, déguisé en fantôme dans les jardins municipaux.

Le garde du jardin n'aimait pas les dolphins. Il se plaignit au maire et le jeune homme-fantôme, traîné devant un tribunal correctionnel, fut condamné à deux cents francs d'amende et à six jours de prison avec sursis pour attentat à la pudeur.

Dix-huit ans après, arrivant en Amérique pour y chanter, Trénet est interné à Ellis-Island et retenu vingt-six jours par la police. Motif : faux serment. Il a déclaré, en effet, comme tout étranger se rendant aux Etats-Unis, qu'il n'a jamais subi de condamnation. Or, une lettre anonyme est venue aviser les autorités américaines que le fou chantant a menti.

Qui envoya cette lettre ? Les soupçons de Trénet volent de l'un à l'autre. Une société avait évidemment intérêt à ce que l'entrée du territoire américain lui soit interdite. Celle qui l'avait engagé pour trois films. Les trois films n'ayant jamais été tournés, Trénet réclamait le montant de son contrat. Il vient d'ailleurs d'obtenir satisfaction et recevra la coquette indemnité de 150.000 dollars, soit plus de 50 millions de francs.

L'origine de la lettre anonyme n'a jamais été précisément déterminée. Mais les autorités américaines qui ne badinent pas avec les faux serments, exigèrent communication officielle du caster judiciaire de Trenet avant de lui rendre sa liberté et de se rendre à l'évidence : Charles Trénet avait été victime d'une assez vilaine manœuvre de la part d'un ennemi bien informé.

Il en tint rigueur, un temps, à son ami et éditeur Raoul Breton. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre : Breton et son poulain sont réconciliés. Trénet a reçu un visa de résident permanent aux Etats-Unis et l'aventure lui a essentiellement valu une considérable publicité.

1. Tatouage représentant une étoile, signe favori des marins américains : pour inspirer Charles Trénet chanté à San-Francisco. Coût : 2 dollars 50 (875 fr.).
2. Chemise de cow-boy achetée à Albuquerque (Nouveau-Mexique). Prix : 3 dollars (1.050 fr.).
3. Ceinture de cuir (vache) avec boucle en argent sur laquelle est apposé le monogramme de Charles Trenet. Valeur totale : 3 dollars 50 (1.225 fr.).
4. Pantalon de gabardine beige : 8 dollars (2.800 fr.).
5. Etoile de staff accrochée au mur peint en blanc qui entoure la propriété de Charles Trenet à La Varenne.

Toute l'Amérique chante « Les jeunes années », et le président du Chili joue « La Mer » sur son xylophone.

Pourtant Trénet ne connaît rien à la musique. C'est la musique qui le connaît, dit-il. Pianiste médiocre, il jongle avec les sept notes de la gamme, les lance, les rattrape... et en un quart d'heure naît une chanson.

Il en a composé environ trois cents depuis le jour où, soldat timide, il proposa à Maurice Chevalier, par l'entremise de Raoul Breton, « Y a d'la joie ».

« Le talent, dit-il encore, *c'est comme une maladie. Ça vous prend tout d'un coup. »*

Pourquoi cette maladie-là a-t-elle atteint l'enfant heureux d'un notaire de Narbonne ? Il n'en sait rien, mais il est vrai que le parce qu'il chante comme les oiseaux, comme les sources, comme les peintres en bâtiment. Pour le plaisir.

Il faut dire qu'entre deux dossiers qui l'ennuyaient fort, M. Trénet composait des marches militaires. Et que l'oncle de Charles, Albert Bausil, était poète comme on était l'être en province avec ferveur et désintéressement.

Albert Bausil dirigeait une petite revue, « Le Coq Catalan », où Charles publia ses premiers vers, ceux qu'il avait consignés dans un cahier d'enfant baptisé « Le Livre des Idées fixes ».

Mais il se crut peintre alors, et c'est en vendant trois toiles qu'il réunit assez d'argent pour venir à Paris après avoir passé comme il convient à un jeune homme de bonne famille, son baccalauréat.

Charles et Johny (Hess)

Il arriva tout ensoleillé, avec la belle lumière de son pays dans ses cheveux blonds, une pointe d'ail dans son accent et alla s'ennuyer chez un tapissier, puis aux studios Pathé-Nathan où il fut l'assistant de Jacques de Baronceli dans un film symbolique intitulé « Le Rêve ».

Des rêves, il en fut toujours abondamment pourvu.

Un soir, il entra dans une boîte de Montparnasse, le « Collège Inn », où un jeune homme de son âge, Johny Hess tenait le piano. C'était alors la grande époque des duettistes. Pills et Tabet triomphaient... Charles et Johny ne leur firent pas une sérieuse concurrence. Le chemin de la gloire ne passe jamais par l'imitation. Mais ils connurent d'aimables succès.

Evidemment, le blanchissage des pantalons blancs dans lesquels ils chantaient coûtait presque ce qu'ils gagnaient au *Palace*, au *Fiacre*, à *Bobino*. Charles Trénet, heureusement, n'eut jamais faim, n'eut jamais froid. Heureusement, parce que toute son œuvre en eût probablement été faussée. D'autres sont nés pour chanter la misère, la détresse, la peur, les larmes. Au royaume de Trénet, on ne dépasse pas la frontière de la mélancolie.

La Troisième République rendit à Charles et Johny un fameux service. Le service militaire, qui les sépara... C'est sous l'uniforme que Trénet composa son premier grand succès « Y a d'la joie », ce qui suffirait à prouver son optimisme naturel. C'est ce jour-là que la maladie du talent l'atteignit.

Depuis son retour, il a découvert avec un peu d'étonnement que la secrétaire à laquelle il dictait des paroles de chanson chez son éditeur est également tombée malade, puisqu'elle est devenue Lady Patachou.

Il a découvert, avec une pointe de tristesse, qu'un des charmants boulevards de sa cour de petit roi fainéant, Monique Pointier, avec laquelle il annonça un jour ses fiançailles, s'est mariée pendant son absence.

Il a découvert, avec fierté, que son jeune frère Claude, qui a quinze ans de moins que lui et qu'il aime comme son fils, fait d'excellentes classes d'harmonie au Conservatoire.

Monique Pointier s'est mariée

Il a découvert que son père n'était probablement pas plus fait que lui pour être notaire puisque, tranquille pour l'avenir de ses enfants depuis la réussite de Charles, il a réalisé le rêve de sa vie en abandonnant son étude pour un magasin d'objets d'art cataloguée rue Saint-Sulpice.

Seule l'occupation allemande a déchiré pour un temps le voile que le ravage lequel il regarde le monde. Quelque bon ami avait insinué que Trénet était l'anagramme de Netter... De quoi envoyer Charles, ses parents, sa sœur, ses frères à Auschwitz.

Outre les actes de baptême de toute la famille, Trénet, qui ne contrôle complètement ni ses nerfs, ni ses désirs, ni ses impulsions les plus baroques, répondit aux Allemands par un mot bref qu'ils comprirent sans interprète. Il s'en tira avec une forte amende et une balle dans la culasse tirée, croit-on, par un faux policier.

Il est moins dangereux, évidemment, d'arriver à l'aérodrome de La Guardia pour prendre l'avion de Rio où l'attend un engagement, et de monter dans celui de Paris parce qu'il a envie de passer Noël avec sa mère. Moins dangereux d'acheter une maison dans le Midi en dix minutes, ou d'écrire à une jeune fille : « Je l'annonce que nous sommes fiancés ».

Et puis de changer d'avis. La jeune fille, Simone Delamare, ne lui en veut pas d'ailleurs et elle fait toujours partie de la joyeuse bande de La Varenne.

Quelle est l'angoisse qui traverse soudaint le cœur de Charles Trénet lorsqu'il décide soudain de se marier ? La peur de se retrouver un beau jour tout seul avec la gloire ? Il s'est donné jusqu'à quarante ans pour choisir une femme, pour avoir des enfants.

Mais quand il parle de mariage il ressemble à ces petits garçons qui déclarent : « Quand je serai grand, je me marierai avec maman ».

Boutons de rose et Président de la République

Pourtant il n'y a chez lui aucune affectation de puérilité. On dirait plutôt qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas s'arracher au monde merveilleux et imaginaire de l'enfance où il puise à la fois son inspiration, ses gros caprices et sa surprenante facilité à s'entretenir aussi librement avec les boutons de rose qu'avec le Président de la République.

Charles Trénet entend encore le langage mystérieux des objets, réservé aux oreilles enfantines. Il sait que le téléphone n'est pas un monstre d'ébonite noire mais un animal qui sonne quand il a envie de parler. Il sait que les cigarettes sont en guerre avec les allumettes et lancent des bulletins de victoire chaque fois qu'un homme prend son briquet. Il sait que les moutons pleurent quand ils volent une pelote de laine. Cette porte que les adultes claquent sur le palais magique où tout est possible, où le miracle est banal, où la nuit est une robe noire que le ciel enfile, où maman est une divinité toute-puissante, cette porte, Charles Trénet la tient encore de toutes ses forces entrebâillée.

VIVEZ 2 MOIS heure par heure en U.R.S.S.

avec Michel GORDEY l'envoyé spécial de France-soir

QUI EN REVIENT

Il parle russe. Ce qu'il a vu et entendu, il l'a noté au fur et à mesure sur son carnet avec une précision photographique. Et ce sont ses 250 pages de notes que France-soir

PUBLIE A PARTIR DE LUNDI 26 JUIN

Michel Gordey est le premier journaliste français admis en U.R.S.S. depuis 1945 comme envoyé spécial d'un grand journal d'information.

Son carnet de route constitue un document unique et objectif sur la vie en U.R.S.S. en 1950

En lisant chaque jour France-soir vous pourrez aussi suivre

LA COURSE AU BONHEUR

qui rapportera au couple vainqueur une maison de campagne meublée et équipée

Tous les détails dans France-soir sur ce grand concours radiophonique de DULSOL - CADORICIN dont les gagnants écrivent

LES PLUS BELLES HISTOIRES VRAIES D'AMOUR

Désormais dans France-soir

Jean-Jacques VITAL présente son

PÊLE-MÊLE RADIO

BÉGUES

Des procédés nouveaux, dus à la Psychologie contemporaine, découverts par un ANCIEN BÉGUE, suppriment tout bégaiement en quelques jours, chez soi, depuis 1938. Toutes garanties et références. Renseignements gratuits. Prof. D. BAUDET, 183, bd Wilson, Bordeaux.

45 à 50.000 FRANCS PAR MOIS

EPA salaire actuel du Chef-Comptable Préparez chez vous, vite, à peu de frais, le Diplôme d'Etat. Demandez le guide gratis n° 274 ECOLE PREPARATOIRE D'ADMINISTRATION PARIS, 4, rue des Petits-Champs CASABLANCA, 137, rue Blaise-Pascal

SON ULCÈRE VARIQUEUX

L'OBLIGEAIT A S'ÉTENDRE !

Tout travail devenait impossible, la plaie s'aggravait, les douleurs s'intensifiaient, des démangeaisons insupportables le tenaient éveillé la nuit. Grâce à quelques applications journalières d'EAU PRÉCIEUSE DÉPENSIER, son état s'est rapidement amélioré. L'EAU PRÉCIEUSE DÉPENSIER cicatrisante, antiseptique, rend aux tissus la vitalité nécessaire à leur régénération rapide. Emploi facile, ne graisse pas, ne tache pas. Tes Phes. V. 763 P-10278

S. N. E. P. IMPRIMERIE REAUMUR-CLICHY 100, r. Réaumur, Paris-2e

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Président du Conseil d'administration, directeur des publications Robert SALMON Directeur général : Pierre LAZAREFF

I B

R. L. Dupuy

NE DITES PAS un demi, PRÉCISEZ : une Kronenbourg le grand nom DES BIÈRES D'ALSACE